

## Le récit de la guerre d'Irak dans les 20 heures de France 2 : approche anthropologique des narrations médiatiques

Benjamin Berut

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/342>  
DOI : 10.4000/quaderni.342  
ISSN : 2105-2956

### Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

### Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2011  
Pagination : 61-72

### Référence électronique

Benjamin Berut, « Le récit de la guerre d'Irak dans les 20 heures de France 2 : approche anthropologique des narrations médiatiques », *Quaderni* [En ligne], 74 | Hiver 2010-2011, mis en ligne le 05 janvier 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/342> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/quaderni.342>

---

## le récit de la guerre d'Irak dans les 20 heures de France 2 *approche anthropologique des narrations médiatiques*

Benjamin  
Berut

*Docteur en Sciences Politiques  
Post-doctorant au Céditec*

Si au départ ce sont les sciences du langage qui constituent le moyen d'une ouverture vers la narration dans l'information, on voudrait ici en donner une approche anthropologique en en faisant un objet qui, dans la lignée des narrations mythiques, construit et fait perdurer les groupes en illustrant un corpus de valeurs autour desquelles ils se retrouvent. Vu sous cet angle, le récit devient une pratique profondément anthropologique, et politiques puisque nombre de narrations de l'information télévisée sont étroitement liées aux logiques politiques de l'espace dans lequel elles s'énoncent. Elles sont aussi, parce qu'ils nous permettent de partager une même vision d'un événement, les moyens de projeter une perspective collective. Ainsi, si « *le récit est présent dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les sociétés* »<sup>1</sup>, c'est qu'il est un puissant moyen, et cela depuis les mythes de l'antiquité, de construire et de cimenter un groupe autour d'une interprétation commune porteuse d'un ensemble de valeurs. Et l'usage de la narration dans l'information télévisée ne fait pas exception, puisqu'en répétant chaque soir les mêmes scénarios, la même interprétation d'un événement, elle participe, elle aussi, à définir un groupe, à lui donner les limites de ce qui lui est commun, en construisant, dans le temps long, une vision partagée. Certes, ces récits qui peuplent les journaux télévisés ne sont qu'une part de l'ensemble des représentations qui construisent une société. Il existe des narrations beaucoup plus anciennes et beaucoup plus ancrées, des mythes et des contes qui se répètent depuis des siècles, parfois des millénaires, et qui forgent notre vision du monde bien plus en profondeur que l'information télévisée. Sous cet angle pluriséculaire, qui pourrait laisser entrevoir les fondements même d'une civilisation, les récits



qui nous intéressent ici ne seraient au mieux que les répétiteurs d'une symbolique qu'ils utilisent mais ne comprennent pas totalement. Pourtant, parce qu'ils sont diffusés aux heures de plus grande écoute, parce qu'ils peuvent mobiliser des pays entiers, parce que la science nous apprend qu'il vaut mieux étudier précisément une partie pour comprendre les règles de l'ensemble et, finalement, parce qu'il faut bien commencer par quelque chose et que ces narrations sont celles qui sont sans doute les plus accessibles et les plus présentes, les récits de l'information télévisée constituent le moyen de comprendre la mise en place et la prédominance de l'interprétation d'un événement dans un groupe donné.

Partons d'une règle simple, pour que l'information puisse prétendre au statut de récit et non pas de simple chronique, il faut une tension vers une conclusion qui permet à l'histoire d'être suivie : « *Suivre une histoire, c'est avancer au milieu de contingences et de péripéties sous la conduite d'une attente qui trouve son accomplissement dans la conclusion* »<sup>2</sup> explique Paul Ricœur. Ce qui fait alors qu'un récit peut s'écrire avant que l'action ne soit terminée, c'est cette capacité à réorganiser ses événements, non pas selon une fin advenue, mais selon un point de fuite, un événement attendu. Ainsi, si l'information peut être considérée comme un récit à partir du moment où une perspective lui permet d'ordonner tous les faits par rapport à elle, on peut donner à ces récits leur dimension anthropologique en mettant au jour la manière dont ils construisent une position commune vis-à-vis d'un événement, c'est-à-dire leur capacité à assurer la définition et le partage d'un corpus de valeurs. Ainsi, le sens donné à l'événement, l'interprétation qu'en don-

nent les médias, est porteuse de valeurs qu'elle, pour reprendre l'expression de Daniel Dayan, « *défend et illustre* »<sup>3</sup>.

Vaste programme donc que de donner à ces récits du quotidien cette dimension de fond, de leur rendre ce rôle premier, mais souvent oublié, des narrations. Et puisqu'il semble plus facile d'atteindre cette ambition à travers un événement central ayant mobilisé une vaste couverture médiatique et dont la narration a pu porter des valeurs fondamentales, cet article s'appuie sur des exemples issus du traitement par les 20h de France2 de la guerre d'Irak en 2003<sup>4</sup>. Pour suffisamment maîtriser notre sujet, il faut donc débiter par quelques éléments d'histoire. En effet, la guerre de 2003 se trouve dans la lignée d'une série de conflits qui ont impliqué différents pays, en différents lieux et selon différentes formes. À commencer par la guerre Iran-Irak qui a duré de 1980 à 1988 ; puis l'invasion du Koweït par l'Irak le 2 août 1990 et l'intervention, sous couvert de l'ONU, des troupes alliées en janvier-février 1991 ; suivie de l'embargo sur l'Irak de 1991 à 2003 avec plusieurs séries de bombardements ; avant de se terminer par le renversement en 2003, sans l'aval du Conseil de sécurité, du régime de Saddam Hussein par une coalition dirigée par les États-Unis et qui depuis doit faire face à un pays marqué par de nombreuses violences et une instabilité politique. Ce que nous proposons ici d'appeler guerre d'Irak, c'est en fait cette période qui correspond du 20 mars, date du premier bombardement sur la capitale irakienne, au 9 avril 2003, qui marque la prise définitive de celle-ci.

Mais, puisqu'il faut maintenant revenir à notre étude de la construction et de la domination d'une



narration, l'analyse devra s'élargir à l'amont et à l'aval de ce conflit pour s'intéresser à l'ensemble de l'année 2003. En effet, ce n'est que grâce à cet élargissement que nous pourrions comprendre les processus à l'œuvre dans la construction d'une interprétation et de l'hégémonie de ses valeurs. C'est donc une analyse en deux étapes qui nous attend : celle des logiques de mise en place d'une narration, d'une scénarisation, de l'évènement ; et ensuite, celle des moyens internes (une analyse de la réception demanderait un tout autre article) de la vraisemblance, de l'acceptation et donc, finalement, de la domination de cette vision de l'évènement. C'est à travers la compréhension de ces mécanismes que nous pourrions voir se mettre en place l'usage symbolique des récits médiatiques qui en fait des objets anthropologiques de définition et de partage du sens et de valeurs.

### **La mise en place d'une interprétation**

Dans la perspective d'une analyse narrative de l'information, l'étude de l'amont, c'est-à-dire de la période qui précède le traitement de l'évènement lui-même, peut s'avérer fondamentale et c'est le cas pour le récit qui nous intéresse ici. En effet, celui-ci trouve sa logique dans les enjeux du droit international que pose une action contre l'Irak et qui occupent tout le début de l'année jusqu'au 20 mars et les premiers bombardements. Pour bien cerner le récit que France2 fait du conflit, il faut donc recontextualiser les évènements. L'amont du conflit qui focalise une grande partie de l'attention de la chaîne française en 2003<sup>5</sup> devrait, si nous faisons de la géopolitique, remonter au moins jusqu'à la guerre Iran-Irak et devrait passer par celle d'Afghanistan en 2001 ; mais l'agenda médiatique n'a pas une telle mé-

moire et, pour la période qui nous intéresse, l'Irak focalise de nouveau l'attention des journalistes à la fin de l'année 2002 avec le vote, le 8 novembre, de la résolution 1441 qui met en place un nouveau calendrier d'inspections pour s'assurer du désarmement du régime de Saddam Hussein. Mais, perçues comme le résultat d'une entente franco-américaine et en attente d'un rapport pour le courant janvier, les inspections sont laissées de côté par la chaîne qui se focalise sur d'autres sujets<sup>6</sup> jusqu'au début 2003. C'est à partir de ce moment que s'engage un affrontement diplomatique opposant plusieurs membres du Conseil de sécurité, d'un côté la coalition anglo-américaine qui veut engager une action armée contre l'Irak et de l'autre, la France, l'Allemagne et la Russie qui sont partisans de la poursuite des inspections. Au départ, la coalition, qui a déjà commencé son déploiement de troupes dans la région, tente d'appuyer son action sur la résolution 1441 qui stipule les « graves conséquences » auxquelles s'expose l'Irak si elle ne respecte pas les règles de son désarmement. En ce début d'année, les Anglo-américains sont donc à la recherche d'une preuve des infractions irakiennes, pour légitimer une intervention. Au départ, ce sont donc les rapports des inspecteurs qui semblent devoir décider du conflit, mais, face à l'absence d'éléments probants (pour un côté comme pour l'autre), la coalition tente, durant le mois de mars 2003, de proposer une nouvelle résolution autorisant le recours à la force. Mais finalement, face au risque d'un vote négatif et d'un veto français ou russe au Conseil de sécurité, elle décide d'agir sans une nouvelle résolution, c'est-à-dire en dehors du droit international et de la légalité onusienne.

Et c'est là que s'est mis en place le sens du récit



que France2 fait du conflit. En effet, si la guerre devait être un succès, elle constituerait un précédent qui remettrait en cause le rôle de l'ONU dans les relations internationales, chaque pays se sentant menacé pourrait décider d'attaquer sans passer par elle. Et la chaîne, qui, à l'instar de la diplomatie française, défend la place des Nations unies va montrer l'échec de l'action américaine et donc celui du principe de guerre préventive. Ou pour le dire autrement, si la guerre est un échec, ce sera l'illustration que les diplomaties, y compris celle des États-Unis, doivent respecter les décisions du Conseil de sécurité au risque, parce qu'elles seraient dans l'illégalité, d'être vouées à l'échec. Deux sujets, l'un avant et l'autre après la prise du régime, mettent en lumière cette prise de position de la chaîne française. Dans le premier, diffusé le 5 mars qui traite d'une rencontre au Quai d'Orsay entre les trois ministres des Affaires étrangères français, russe et allemand, le commentaire explique : « *Pour la vieille Europe, aucun pays ne peut décider de faire la guerre tout seul. Aucun pays ne peut décider d'être à la fois juge et justicier.* » Alors qu'ensuite, Joschka Fischer, le ministre allemand, expose : « *Imaginez un monde sans le Conseil de sécurité, sans les Nations unies, pensez-vous que ce serait un monde plus pacifique ? Un monde plus stable, mieux ordonné ? Plus sûr ou l'inverse ?* »<sup>7</sup> Plus de six mois après, à l'occasion de l'Assemblée générale des Nations unies le 23 septembre, l'image d'un enjeu de fond pour les relations internationales perdue puisqu'en lancement du reportage David Pujadas, le présentateur explique : « *Ce sont bien deux visions de l'ONU, de l'Irak et de la marche du monde qui se sont opposées aujourd'hui.* » Et la prise de position de la chaîne en faveur du Conseil de sécurité perdue aussi puisque, alors

que chaque chef d'État intervient à la tribune, le discours de George Bush est clairsemé de plans de coupe qui le décrédibilisent notamment avec les images de chefs d'État qui baillent ou sourient, alors que celui de Jacques Chirac est donné tel quel et suivi d'applaudissements : « *Dans un monde ouvert, nul ne peut s'isoler, nul ne peut agir au nom de tous, et nul ne peut accepter l'anarchie d'une société sans règle. Il n'y a pas d'alternative aux Nations unies.* » Ainsi, puisque la chaîne défend le rôle de l'ONU, la perspective, le point de fuite, qui permet à France2 de réorganiser les événements entre eux et de faire de l'information un récit, c'est l'accumulation des signes de l'échec de la coalition en Irak et, par extension, les signes de l'échec de la diplomatie américaine et de son principe de guerre préventive. La plupart des sujets suivent alors le même schéma de mise en intrigue, suffisamment simple pour tenir dans la moyenne d'une minute trente d'un reportage, et qui consiste à montrer le décalage entre les intentions de la coalition et la réalité à laquelle elle doit faire face. Dans le long terme, le récit de France2 accumule donc les images des difficultés de la coalition dans la perspective d'une remise en cause du principe de guerre préventive, de l'administration Bush et de sa diplomatie.

Après avoir replacé le récit que France2 fait du conflit irakien dans son contexte international, il nous faut maintenant analyser les éléments médiatiques de sa mise en place. Le premier élément qui mérite notre attention dans la mise en place d'un récit, c'est son moment de fixation, c'est-à-dire le moment, ou au moins la période, où va se définir l'interprétation qui va être donnée de l'évènement. C'est en effet à ce moment là



que se fixent les enjeux que porte le récit ; dans notre cas, nous l'avons dit, il s'agit des deux mois et demi de négociations et de confrontations diplomatiques qui précèdent le conflit. C'est à partir de là que la chaîne prend position en faveur de l'ONU et projette la perspective de l'échec de la guerre préventive et d'un retour à la légalité onusienne. On assiste à ce moment à une phase de formalisation des événements qui sont attendus comme les signes de cet échec. Soldats de la coalition démoralisés par une guerre qui dure, familles anglo-américaines endeuillées par la perte d'un proche, civils irakiens tués par des dégâts collatéraux, résistance plus forte que prévu des troupes de Saddam Hussein ou encore image de guérilla urbaine sont autant d'événements déjà interprétés dont France2 n'attend plus que le surgissement comme une confirmation de la faillite de la guerre préventive. Tous ces événements sont projetés depuis la période de l'avant-guerre et font sens les uns par rapport aux autres dans la perspective de l'échec de la coalition. Trouver le point de fixation d'un récit c'est donc, non seulement retrouver les enjeux qu'il mobilise, mais aussi mettre au jour cette attente productrice d'interprétation qui donne au récit sa perspective, la direction à partir de laquelle il s'organise. Analyser cette fixation, c'est donc trouver la dynamique du récit, le sens qu'il donne aux événements dans la perspective qu'il projette. Par exemple, dans la monstration de l'échec de la guerre d'Irak, les souffrances des soldats de la coalition et des civils (américains ou irakiens) peuvent incarner un rejet du conflit, mais celles des soldats irakiens ne sont pas un moyen d'illustrer les difficultés de la conquête du pays, à l'inverse elles montrent la puissance militaire de la coalition. Ainsi, alors que la chaîne française

accumule les visages de victimes, les soldats irakiens sont invisibles parce qu'ils n'entrent pas dans la perspective que projette la narration et à partir de laquelle chaque élément trouve sa place ou, dans ce cas, est écarté. Le point de fixation, c'est donc le point dynamique du récit d'information à partir duquel on peut comprendre l'organisation de l'ensemble du récit, de ses enjeux et de ses logiques de monstration.

Pour comprendre le processus de fixation, on peut proposer de le voir comme une cristallisation au milieu des différentes interprétations que peut recouvrir un événement. En fait, les journalistes se trouvent d'abord face à une pluralité de sens possibles avant de s'arrêter sur l'un d'eux. À ce moment, l'information se trouve à la croisée des influences : politiques des groupes qui s'affrontent sur l'interprétation à donner d'un événement, des images les plus marquantes, des autres journaux ou encore de l'idée que les journalistes se font de leur métier ou de l'opinion publique. Mais aussi influence de la nécessité de faire de l'audimat. Par exemple, France2 se focalise dans les premières semaines de l'année sur le travail des inspecteurs d'où semble devoir venir la décision sur l'avenir de l'Irak. Mais le récit doit correspondre au contrat d'information médiatique décrit par Patrick Charaudeau<sup>8</sup>, c'est-à-dire qu'il doit répondre à la double nécessité de crédibilité et de captation. Si la crédibilité ne pose pas de problème, la captation de ce point de vue est insuffisante. Par exemple, le 26 janvier, les inspecteurs remettent un premier rapport d'étape. Alors que France2 l'avait présenté comme décisif, le lendemain, David Pujadas le décrit comme : « *Ni noir, ni blanc. Ni accablant, ni bienveillant. Le rapport si attendu des inspecteurs sur l'Irak*



*est mitigé. Le travail doit continuer, disent-ils. »*  
Ou autrement dit, bien qu'il fasse la une du 20h, cet événement ne contient aucun élément vraiment intéressant, ou en tout cas capable de capter l'attention des plus de 4 millions de téléspectateurs moyens d'une édition. La chaîne va donc progressivement s'orienter puis se fixer sur l'affrontement diplomatique qui se joue à l'ONU et qui, grâce notamment au rôle de la France et de son président, possède un fort potentiel de captation. Et c'est à partir de cet affrontement diplomatique et de sa capacité à répondre aux besoins de crédibilité et de captation que la chaîne va pouvoir fixer son récit et les enjeux qu'il porte.

Ainsi, parce qu'il correspond à la fois à la nécessité d'informer et de capter l'attention, voire l'adhésion, des téléspectateurs, le point de fixation c'est la fin de l'incertitude sur l'interprétation à donner. Car il arrive aussi que les journalistes soient surpris par un événement qui surgit dans l'actualité. Ils cherchent alors le sens à lui attribuer, la signification globale qui donnera sa place à chacune de ses parties. En effet, si la guerre d'Irak ne surprend pas les journalistes et que la narration en est fixée en quelques semaines avant même le premier bombardement, nous sommes plus ici devant l'exception que la règle. Il suffit pour s'en convaincre de penser au traitement français de la guerre en ex-Yougoslavie<sup>9</sup> : alors qu'au départ les journalistes sont surpris par la déclaration d'indépendance de la Slovénie en 1991, et qu'à l'époque ce sont les Serbes qui apparaissent comme une force de stabilisation, ces derniers vont peu à peu prendre, au bout de trois ans de conflit, le visage de l'agresseur. Ici, la période de fixation d'une interprétation dure

plus de trois ans, trois ans pendant lesquels les médias français vont hésiter sur les rôles à donner à chacun, victimes ou bourreaux, et c'est finalement avec les images, en août 1992, de camps où les Serbes retiennent des Bosniaques et qui rappellent celles des camps de concentration, que va se fixer définitivement le point de vue sur le conflit : les agresseurs et les bourreaux sont les troupes de Belgrade. Le moment de fixation d'une mise en intrigue, c'est donc le moment où une interprétation et un angle d'attaque l'emportent sur les autres possibles.

« L'emportent » car la mise en place d'un récit peut être vue sous l'angle d'une confrontation. En effet, si les narrations de l'information télévisée participent à construire la vision collective d'un événement, elles deviennent des enjeux de pouvoir. Différentes interprétations, qui peuvent être contradictoires, traversent l'espace médiatique avant que l'attention ne se fixe sur l'une d'entre-elles. Reprenons notre exemple irakien dans les premiers mois de l'année 2003. Avant que ne vienne se fixer l'image d'un conflit illégal qui doit échouer pour remettre l'ONU au centre des relations internationales, plusieurs récits coexistent et s'offrent à France2 : celui des États-Unis qui présente cette guerre comme une action d'un nouveau type, en amont du danger, pour répondre aux risques d'une attaque terroriste ; celui du régime irakien qui fait du conflit une agression injustifiée ; le récit de la diplomatie française qui se centre sur les discussions à l'ONU.

Il existe donc une multiplicité d'interprétations parmi lesquelles le récit de la chaîne française va se construire en prenant à chacun un ou plusieurs éléments. En effet, si le cœur du récit s'appuie



sur le sens que le gouvernement français donne à l'évènement, d'autres récits apportent eux aussi une part de l'interprétation que France2 donne du conflit. Par exemple, le récit américain utilise ce que Dayan et Katz ont défini comme le scénario de la conquête, c'est-à-dire qu'il « *valorise la transgression des règles* »<sup>10</sup> à travers une action qui dépasse les possibles, y compris en passant un temps par l'illégalité, avant, grâce à son succès, d'établir de nouvelles lois. Ainsi, les règles du droit international sont présentées par l'administration Bush comme incapables de protéger les États-Unis d'une attaque terroriste : il faut donc mettre en place un nouveau type d'intervention dont la guerre d'Irak, si elle réussit, constituera un précédent. Et France2 va reprendre cette trame scénaristique, mais en l'inversant : si un succès signifie la mise en place de nouvelles règles, un échec doit conduire à un retour des anciennes ; dans cette perspective, la chaîne peut prévoir et accumuler les signes de l'échec américain. Le récit de France2 reprend donc la logique succès/nouvelles règles et échec/retour des anciennes, c'est-à-dire qu'il reprend la trame scénaristique et la tension du récit de l'administration Bush. La chaîne française peut aussi reprendre des éléments du récit irakien comme les images de souffrances des civils ou la perspective d'une guérilla urbaine dans les rues de Bagdad qui s'intègrent parfaitement à la liste des signes de l'échec américain que dressent les 20h. La confrontation des interprétations qui précède la fixation d'un récit n'est donc pas tant la reprise telle quelle d'une interprétation parmi d'autres (celles d'un État, d'un groupe politique ou d'une organisation quelconque), elle correspond bien plus à un montage progressif qui aboutit à une narration capable à la fois de donner un sens

à l'évènement et de mobiliser l'attention des téléspectateurs.

D'ailleurs, la mise en place d'un récit doit être analysée comme une construction multi-rationnelle ; il faut éviter, surtout lorsque l'on parle de récit dominant et d'hégémonie, de croire à l'image d'une éminence grise qui déciderait quelque part du sens à donner au monde et dont les médias reprendraient la mise en intrigue. Il faut laisser à la naissance des récits tout son caractère d'opportunité, c'est-à-dire d'instabilité et de montage progressif. Ainsi, France2 ne décide pas simplement de suivre le point de vue de la diplomatie et du gouvernement français, la chaîne construit aussi son récit à partir de l'idée qu'elle se fait de l'opinion publique sur la guerre (courant février plusieurs sondages indiquent qu'en moyenne 80% des Français sont opposés au conflit), c'est-à-dire sur ce qui peut capter l'attention du public. Le traitement du conflit est aussi très lié à l'image que les journalistes se donnent et veulent donner de leur profession, principalement par rapport à la guerre de 1991 dont la médiatisation avait été largement critiquée parce qu'elle reprenait la communication de la coalition dont la France faisait partie à l'époque<sup>11</sup>. Ainsi, le récit de France2 met sans cesse en scène sa distance critique vis-à-vis du discours américain pour montrer sa capacité à ne pas subir ce qui est décrit comme une propagande. Par exemple, en décryptant et décrédibilisant son usage de la religion qui vise souvent directement l'image du président américain. Ainsi, dans un reportage Étienne Leenhardt, envoyé spécial aux États-Unis, explique que le conflit a « *une dimension incontestablement religieuse* » et « *si le président George Bush a parlé de croisade*



*c'est aussi parce qu'il a une vision messianique de son mandat. La lutte du bien contre le mal est très ancrée dans l'esprit de George Bush.* »<sup>12</sup>. En montrant qu'ils sont conscients des logiques sous-jacentes du discours américains, les journalistes de France2 illustrent leur propre distance critique, leur capacité à ne pas être manipulés par le récit de la coalition. Finalement, entre la position diplomatique française (qui ne se fixe véritablement qu'au mois de février), l'idée que la chaîne se fait de l'opinion publique et l'image que les journalistes donnent et se donnent de leur profession, le récit qui se met en place dans les premiers mois de l'année correspond beaucoup plus à une multi-rationnalité qui doit répondre aux exigences journalistiques de crédibilité et captation qu'à une seule décision. Le récit de l'échec du principe de guerre préventive et du retour à la seule légalité onusienne, ainsi sa mise en intrigue, qui s'appuie sur le décalage entre intentions et réalité, sont le résultat d'une construction plurielle qui se fait sous le signe de l'opportunité.

### **Les moyens de la vraisemblance d'un récit d'information**

Après avoir analysé les logiques de la fixation d'un récit, il s'agit maintenant d'étudier quels sont leurs moyens internes de vraisemblance, c'est-à-dire de leur acceptation par le public et, finalement, de leur participation à la construction du corpus de valeurs qui constitue une culture commune. On peut en identifier quatre : 1) Les narrations de l'information proposent la résolution d'un désordre ; 2) Elles se construisent selon une dynamique entre attente et confirmation ; 3) Elles profitent de l'extraordinaire puissance

de répétition des médias modernes ; 4) Elles construisent des ponts avec la mémoire collective pour renforcer l'image qu'elles donnent d'un événement.

Premièrement donc, et sans doute au cœur de l'attente collective que constitue un récit d'information, on trouve la perspective de la résolution d'un désordre. Ce rôle du récit se retrouve depuis les mythes de l'antiquité et a été analysé par l'analyse structurale qui montre comment la narration se fonde sur l'arrivée d'un événement perturbateur qui doit être réparé pour revenir à la situation première marquée par la stabilité, comme dans un conte où le bonheur premier est déstabilisé par le méchant qui sera ensuite vaincu par le héros. Dans le récit d'information la dynamique reste la même : tout commence par un désordre dans le quotidien. La caractéristique première de l'événement médiatique est bien de rompre avec le quotidien, de manière négative si possible puisque la perspective que projette le récit et à partir de laquelle il peut se construire au jour le jour, c'est celle de la résolution du désordre qui est venu troubler le quotidien. Par exemple, lorsqu'un crime fait la une de l'actualité la perspective de sa résolution, c'est le procès qui décidera de la sanction. Ainsi, dans la narration que France2 fait de la guerre d'Irak, le désordre premier c'est ce conflit qui remet en cause l'autorité de l'ONU et de son conseil de sécurité, et la perspective de résolution, c'est l'échec de la coalition qui montrera la seule légitimité de l'organisation internationale. Il s'agit alors de montrer les signes de l'échec de cette guerre pour résoudre le désordre premier qu'elle a causé dans les relations et le droit international. Grâce à ce processus, le récit gagne en captation : ne serait-



ce tout d'abord parce que reconnaître ensemble qu'il y a un désordre est un moyen de fédérer un groupe, aussi puissant que de le voir se résoudre ensemble. Le récit et les valeurs qu'ils portent gagnent alors en vraisemblance au fur et à mesure qu'ils apparaissent comme une réponse à la perturbation première.

On peut alors comprendre le second moyen de la vraisemblance du récit qu'est la dynamique entre attente et confirmation. En effet, projeter la perspective à partir de laquelle s'organise le traitement des événements ne peut pas attendre le surgissement de ceux-ci. Il se met donc en place une attente qui élabore le sens d'événements, qui sont autant de signes de la résolution attendue, et dont l'interprétation n'attend plus que le surgissement qui sera alors une confirmation de la vraisemblance du récit. Prenons l'exemple des *friendly fires*, des « tirs amis » : ils font l'objet d'un premier reportage le 12 mars (avant le début du conflit) où ils apparaissent comme une source principale de pertes pour la coalition puisque le commentaire d'un reportage rappelle qu'« *au Viêt-Nam, quatre Américains sur dix ont été tués par des obus ou des bombes tirés par leur propre armée* » ou que « *au cours du dernier conflit en date, l'Afghanistan, 30% des victimes américaines ont été tuées ou blessées par des tirs amis.* » De plus, ces tirs sont aussi décrits comme une source de traumatisme pour les soldats qui restent en vie et encore plus pour ceux qui en sont à l'origine. Ils sont donc bien l'un des signes attendus de l'échec de la coalition, un signe attendu qui se confirme à travers un autre sujet qui intervient neuf jours plus tard, le 23 mars, pour, à partir de la destruction d'un avion britannique par les Américains, faire apparaître les premiers signes

de souffrances de la coalition par le biais d'un aumônier qui explique : « *Parfois, cette guerre nous apparaît irréaliste lorsque nous regardons le conflit à la télévision. Et il y a des moments, comme celui-ci, qui nous ramènent à la réalité de la guerre en période opérationnelle.* » On retrouve ici le décalage entre intention et réalité qui constitue le cœur de la mise en intrigue du récit de France2, la coalition espère une victoire sans victime, mais elle se retrouve face à la réalité de ses morts. La juxtaposition de ces deux sujets illustre comment la perspective que projette la narration se nourrit de ces événements attendus qui, lorsqu'ils surviennent, confirment l'interprétation que la chaîne donne de l'événement. La dynamique entre attente et confirmation est un moyen pour le récit de se construire en amont mais aussi au jour le jour. En effet, cette attente productrice d'interprétation perdue au-delà du début du conflit, cette construction du sens en amont est le cœur de la dynamique du récit. Il n'y a pas un reportage qui ne finisse sur une perspective : celle d'un nouvel attentat suicide, d'une nouvelle difficulté pour l'administration Bush ou d'autres souffrances pour les soldats américains. Et chaque fois qu'un événement confirme ce qui était attendu, il renforce la vraisemblance du récit d'information.

Le troisième moyen de la vraisemblance du récit d'information c'est alors la répétition, c'est-à-dire la répétition d'une même interprétation qui, à chaque fois, gagne en vraisemblance. En effet, chaque reportage est à la fois la confirmation d'une attente et la perspective d'un prochain événement. Par exemple, dans le cas de l'après-guerre d'Irak, alors que France2 se concentre sur les attentats contre la coalition, les sujets



reprennent chaque soir la même image d'un cercle vicieux où se succèdent sans fin les bavures de la coalition et les attaques qu'elle doit subir. Chaque sujet, en même temps qu'il participe à une accumulation des signes de l'échec de la guerre préventive (principalement à travers un décompte des pertes de la coalition), construit l'attente du prochain de ces signes : un attentat annonce une future bavure et une future bavure engendrera forcément un prochain attentat. En donnant de l'Irak une vision globale qui ne distingue pas les différents types de violences (affrontements sunnites/chiïtes, derniers membres du Baas, djihadistes internationaux), la chaîne répète et projette quotidiennement les images de l'échec de la coalition et, par extension, du principe de guerre préventive et de la diplomatie de l'administration Bush. La répétition tautologique qui n'intègre plus de nouveauté, c'est le temps long de la vraisemblance du récit d'information qui renforce quotidiennement la narration qui prédomine chez les journalistes. Celui où le plaisir de la reconnaissance devient la scansion d'un point de vue acquis et partagé par le plus grand nombre, le meilleur moyen de se mettre d'accord sur une perspective collective. Parmi les caractéristiques propres au récit d'information, sa puissance de répétition à court terme est sans doute celle qui le différencie le plus des autres récits. Même s'il est souvent vite consommé et parfois vite oublié, sa capacité à mobiliser l'attention sur une période courte, mais dense, assure sa vraisemblance et son rôle dans la construction médiatique de la réalité.

Dernier moyen de la vraisemblance du récit, l'analogie mémorielle. Ici, la narration utilise la mémoire collective pour faciliter la compré-

hension de l'évènement. Le plaisir de la reconnaissance, pouvoir dire ceci et cela, s'appuie alors sur la comparaison. Mais celle-ci n'est pas sans influencer la perception, plus elle fait partie de la monstration, de la construction du sens d'un événement. Par exemple, la guerre d'Irak se trouve, si l'on compare les récits anglo-américain<sup>13</sup> et français, entre deux mémoires : celle de la Seconde Guerre mondiale et celle de la guerre du Vietnam. L'une et l'autre impulse une certaine vision du conflit : pour la première, c'est une vision positive où les États-Unis mettent fin à un péril et installent un nouvel ordre international plus sûr ; pour le second, il s'agit, en tout cas dans la mémoire française, d'une blessure à l'arrogance de la diplomatie américaine qui croyait à une victoire facile, mais doit faire face à un bourbier où s'accumulent les pertes et les années qui passent. L'analogie mémorielle a tout de la construction d'une interprétation, comparer la guerre d'Irak à la Seconde Guerre mondiale ou à la guerre du Vietnam entraîne un point de vue sur l'évènement. Et puisque la comparaison est une monstration, elle s'appuie sur des images types qui mobilisent la mémoire collective. Dans le cas de France2 qui fait de la guerre d'Irak un nouveau Vietnam, ce sont celles d'une armée américaine qui doit se transformer en force de maintien de l'ordre. Par exemple dans un reportage du 26 août où le commentaire lance le sujet par : « *une opération et des images qui rappellent le Vietnam dans les années soixante* »<sup>14</sup>, avant de montrer les images de soldats fouillant des maisons, arrêtant des suspects et surtout survolant le terrain en hélicoptère avant d'atterrir et de se déployer. Ainsi, le récit de la guerre d'Irak construit l'image du conflit grâce à des comparaisons puisées dans la mémoire collective qui



peut alors intégrer la nouveauté que représente ce conflit.

## N · O · T · E · S

Finalement, comme tous les récits, le récit d'information est le moyen de construire une vision collective porteuse de valeurs. Tout comme les mythes ou les contes, il est un moyen de partage et de construction d'une identité : il est alors un objet anthropologique au sens où il permet de comprendre les valeurs d'un groupe et les rituels grâce auxquels il les réactive et les met en scène. Il faut alors en trouver les caractéristiques propres qui le différencient des autres types de récits, notamment sa puissance de répétition à court terme ou son mode de fixation. Après cela, comme tout objet anthropologique, il nous renseigne moins sur ce qu'il montre que sur la manière dont il le montre. Le récit d'information est un moyen d'étudier la société où il se trouve, ses valeurs et ses prises de position qui lui donnent son unité, voire sa gouvernabilité. Ce sont les valeurs et les perspectives communes qui permettent de constituer un groupe, et ce sont elles que les récits d'information rendent tangibles et perceptibles.

1. R. Barthes, *Introduction à l'analyse structurale des récits*, in *L'analyse structurale du récit*, Communications 8, 1966, réédité aux éditions du Seuil, coll. Points essais, 1982, p. 7.
2. P. Ricœur, *Temps et récit 1*, op. cit. p. 130.
3. D. Dayan, *Quand montrer c'est faire*, in *La terreur spectacle : terrorisme et télévision*, INA De Boeck, Bruxelles, 2006, p. 181.
4. Ici, le choix d'une seule chaîne permet de se concentrer sur la construction et la pérennisation d'un récit. De plus, les traitements des différents journaux télévisés français sont très proches (notamment ceux de France2 et de TF1) et une comparaison n'apportant que peu d'éléments pertinents, nous aurait éloigner de l'objectif de cet article.
5. En tout, sur l'année 2003, 268 journaux du 20h citent l'Irak, c'est-à-dire consacrent au moins une brève au sujet. Benjamin Berut, *Le récit du conflit irakien dans les journaux de 20 heures de France2 en 2003 : analyse de la place des narrations dans l'information télévisée*, thèse, décembre 2009.
6. Le naufrage du Prestige le 19 novembre et la marée noire allant du Portugal à la Bretagne qui s'ensuit focalisent une grande partie de l'attention médiatique jusqu'à la mi-janvier 2003.
7. Mercredi 5 mars 2003, France2, 20h.
8. P. Charaudeau, *Les médias et l'information : l'impossible transparence du discours*, INA De Boeck, coll. Médias et recherches, Bruxelles, 2005.
9. On pourra lire notamment le livre collectif dirigé par Patrick Charaudeau, *La télévision et la guerre : déformation ou construction de la réalité ? Le conflit en Bosnie (1990-1994)*, INA De Boeck université, coll. Médias et recherches, Bruxelles, 2001.
10. D. Dayan et E. Katz, *La télévision cérémonielle*,



Puf, Paris, 1996, p. 30.

11. On peut citer notamment Jean Baudrillard, *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*, Galilée, Paris, 1991 ou encore Paul Virilio, *L'écran du désert : chroniques de guerre*, Galilée Production, Paris, 1991.

12. Samedi 22 février, France2, 20 heures.

13. Pour le récit anglo-américain, on peut notamment se référer à Tumber et Palmer Jerry Palmer et Howard Tumber, *Media at war : the Iraq crisis*, Sage, Londres, 2004, Suzanne Huffman, Judith Sylvester, *Reporting from the front: the media and military*, Rowman&Littlefield, 2005 ou encore Ss dir. Lee Artz et Yahya Kamalipour, *Bring'em on : medias and politics in the Iraq War*, Rowman&Littlefield, 2005.

14. Mardi 26 août, France2, 20 heures.

## R · É · S · U · M · É

Proposer une analyse des récits dans l'information télévisée, c'est aussi s'interroger sur le rôle que joue cette dernière dans la construction d'une identité collective. En effet, les récits sont le moyen de construire l'entité d'un groupe en lui donnant des valeurs et un point de vue commun sur le monde et ses événements. Et les narrations qu'utilisent les journaux télévisés du 20h ne font pas exception : elles jouent elles aussi, à leur niveau, un rôle dans la construction des représentations collectives. Le caractère anthropologique de ces récits quotidiens suppose alors une analyse spécifique de la manière dont ils se construisent et des moyens de leur vraisemblance, c'est-à-dire de leur capacité à intégrer et à influencer sur la culture des téléspectateurs et, finalement, à participer à une construction médiatique de la réalité.

### Summary

Propose an analysis of the stories in television news, but also question the role played by it in building a collective identity. Indeed, stories are a way to construct the entity of a group by giving values and a common view on the world and its events. And narratives used by the 20h news are no exception : they also play, at their level, a role in the construction of collective representations. The anthropological nature of these stories daily when assume a specific analysis of how they are constructed and the means of their plausibility, that is to say their ability to integrate and influence the culture of the viewers and, ultimately, to participate in a media construction of reality.